LES

PHILOSOPHES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 2 Mai 1760.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY,

de pluſieurs Académies.

Non nos, odium, regnique cupido,
Compulit ad bellum.

Ovid. Métamorphoſ. liv. v.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

ACTEURS.

CYDALISE,	Mlle. Dumeſnil.
ROSALIE,	Mlle. Hus.
DAMIS,	M. de Bellecourt.
VALERE,	M. Grandval.
THEOPHRASTE,	M. Briſard.
DORTIDIUS,	M. Dubois.
MARTON,	Mlle. Dangeville.
CRISPIN,	M. Préville.
M. PROPICE, *Colporteur*,	M. Durancy.
M. CARONDAS,	M. Armand.

La Scene eſt à Paris.

LES PHILOSOPHES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

NON, je ne reviens pas d'un ſemblable vertige,
Rompre un hymen conclu !

MARTON.

Tout eſt changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor ?

MARTON.

Mais encor, vous êtes Officier ;
Notre projet n'eſt pas de nous méſallier.
Nous voulons un mari taillé d'une autre étoffe ;
En un mot, nous prenons un Mari Philoſophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton ?

MARTON.

Je vous étonne fort ;
Mais ne ſavez-vous pas que les abſens ont tort ?
Trois mois ont opéré bien de Métamorphoſes :
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choſes.
Vous pourrez reparoître alors avec ſuccès ;
Mais juſques-là, néant. En dépit du procès
Qui devoit ſe finir par votre Mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme eſt pour le ſage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainſi dans un moment !

MARTON.

Toute Femme eſt, Monſieur, un Animal changeant.
On pourroit calculer les jours de Cydaliſe,
Par les différens goûts dont ſon ame eſt épriſe :
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,

D'autres fois ſérieuſe, & boudant par accès ;
Coquette, s'il en fût, en ſauvant le ſcandale,
Prude à nous étourdir de ſon aigre morale ;
Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons ;
Tantôt les beaux Eſprits, & tantôt les Bouffons.
C'étoit-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'âge
Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton plus ſage,
Madame a depuis peu réformé ſa maiſon.
Nous n'extravagons plus qu'à force de raiſon.
D'abord on a banni cette gaité groſſiere,
Délices des Traitans, aliment du vulgaire ;
A vos ſoupés décens tout au plus on ſoutit.
Si l'on s'ennuie, au moins c'eſt avec de l'Eſprit.
Quelquefois on admet, au lieu de Vaudevilles,
De ſavans Concertos, de grands airs difficiles ;
Car il faut bien encore un peu d'amuſement.
Mais notre fort, Monſieur, c'eſt le raiſonnement.
Quelque tems, dans le cercle, on parla Politique ;
Enfin tout diſparut ſous la Métaphyſique.

DAMIS.

Quelque chargé que ſoit ce bizarre tableau,
Je livre Cydaliſe aux traits de ton pinceau ;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Roſalie ?

MARTON.

Ce que nous faiſons tous, Monſieur, elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon Rival ſon cœur s'eſt-il rendu ?

MARTON.

Non, ce cœur eſt à vous. L'Amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un rival téméraire ;
Mais votre ſort dépend de l'aveu d'une mere.
Enſorcelée au point que je n'ai plus d'eſpoir.
Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut voir.

DAMIS.

Elle fut mon amie, & je me flatte encore....

MARTON.

Le bel eſprit, Monſieur, eſt tout ce qu'elle adore.
C'eſt une maladie inconnue à vingt ans ;
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le tems,
On pourroit eſpérer un retour de ſageſſe,
S'il en étoit quelqu'un contre cette foibleſſe,
Quand à certains degrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'eſpérois ;
Mais ſachez tous vos maux & ceux qui vont les ſuivre.
Entre-nous....

DAMIS.

Hé bien ? Quoi ?

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon !

MARTON.

Qui même à préſent s'imprime *incognito*.

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non : un volume in-quarto.

DAMIS.

Je lui conſeille fort de garder l'anonyme.
Mais, dans ces beaux Eſprits que Cydaliſe eſtime,
N'en eſt-il donc aucun aſſez droit, aſſez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers auſſi grand ;
Pour la déſabuſer ?

MARTON.

Eux ! Ils ſe moquent d'elle :
Ils ont tous conſpiré de gâter ſa cervelle ;
Sur-tout votre rival. Comme il connoît ſon goût,
Il ne ſe borne pas à l'applaudir en tout ;
Il la fait admirer par Meſſieurs ſes ſemblables
Tous charlatans adroits, & flatteurs agréables,
Ravis de préſider dans ſa ſociété,
D'y porter leurs erreurs, & faiſant vanité,
De dominer ici ſur un eſprit crédule,
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce ſont-là, dis-tu, des Philoſophes ?

MARTON.

Oui ;
Du plus grand air encor. Paris en eſt rempli.
Mais pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer juſqu'au fond de ſon ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maiſon.
Leur choix, toujours guidé par la ſaine raiſon,
Quel qu'il ſoit, à Madame eſt toujours sûr de plaire,
Je ſoupçonne pourtant un certain ſecrétaire,
Reçu par Cydaliſe à titre de ſavant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intriguant,
De récéler un fourbe, & d'être ici pour cauſe ;
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la choſe.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger ſi mal ?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'eſt votre rival
Qui pour ſervir ſes feux ici l'impatroniſe.

DAMIS.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchiſe,

Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pezenas,
Titré du nom pompeux de Monſieur Carondas,
Reconnu pour ſavant, du moins ſur ſa parole,
Tout hériſſé de grec & de termes d'école,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant ſans ceſſe Homère, ou Licophron.

DAMIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monſieur Carondas eſt de mauvaiſe augure;
Mais avec ton ſecours & celui de Criſpin, ...

MARTON.

Quoi! Criſpin eſt ici?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon deſſein
Etoit de vous unir; tu le ſais, & j'eſpere
Que tu me ſerviras de ton mieux.

MARTON.

Laiſſez faire.
Criſpin eſt fort adroit; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte ſur tes ſoins.

MARTON.

Oh! Monſieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la Philoſophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais... ne puis-je un moment?...

MARTON.

Ah! je vous vois venir.
Tenez, Monſieur; l'amour a ſu vous prévenir:
On vient; c'eſt Roſalie.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

Après trois mois d'abſence,
Quand je reviens ici, guidé par l'eſpérance,
Réclamer une foi promiſe à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,
Oſe me diſputer le ſeul bien où j'aſpire,
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conſpire.
Ah! raſſurez du moins mon cœur déſeſpéré.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en ſoit moins pénétré?

Je vois avec douleur ce changement extrême ;
Je ſouffre autant que vous ; mais enfin je vous aime.
A ce titre du moins quelque eſpoir m'eſt permis.
Qui pourroit réſiſter à deux amans unis ?
Ma mere vous aimoit. En vous voyant, peut-être ;
Dans ſon cœur combattu, l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avois plus de pouvoir,
Je le ſais ! c'eſt à vous, Damis, de l'émouvoir ;
Allez, & pour combler le bonheur que j'eſpere,
Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux ſentimens ! mais moi je ne m'y fierois pas.

ROSALIE.

Laiſſe-moi mon erreur.

MARTON.

Non ; c'eſt par des combats
Qu'il faut à la raiſon ramener Cydaliſe.

DAMIS.

Encore eſt-il permis de tenter l'entrepriſe.

MARTON.

Oui ; c'eſt un beau moyen, des ſoupirs & des pleurs !
Oh ! la Philoſophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurois pas cru ! mais pourtant, ſi ma mere
M'immoloit ſans retour aux deſſeins de Valere,
Si ce projet enfin étoit bien avéré,
Pourquoi juſqu'à préſent n'eſt-il pas déclaré ?
Qui peut la retenir ?

MARTON.

J'entrerois en colere.
Elle n'a pas encor fait venir le Notaire.
Il eſt vrai ; les témoins ne ſont pas invités,
D'accord ; il manque auſſi quelques formalités ;
J'y conſens ; il ſe peut d'ailleurs que la journée
Ne ſoit pas fixement encor déterminée ;
J'en conviens. Cependant ne ſouffre-t-elle pas
L'hommage aſſez public qu'il rend à vos appas ?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obſédée ?
Mais non ; je me trompois : Ce n'étoit qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu, Marton, me déſoler ainſi !

MARTON.

J'avois révé.

DAMIS.

Marton...

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

Marton.

MARTON.

Vision chimérique,

Absurde. ROSALIE.

Mais, Marton...

MARTON.

Non, c'est terreur panique,

Illusion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton,

Ce cruel badinage est bien peu de saison.

MARTON.

J'avois tort.

ROSALIE, *faisant un mouvement pour sortir.*

Tu poursuis? Hé bien! je....

DAMIS, *l'arrêtant.*

Rosalie.

ROSALIE.

Non, Monsieur, c'en est trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment c'est très-bien fait.
Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,
Falloit-il vous tromper? Je sais bien que le doute
Suspend l'impression des maux que l'on redoute,
Qu'il est très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours son fardeau plus léger.
Moi-même à vous flatter je serois la première.
J'aurois soin de fermer les yeux à la lumière,
Sans l'intérêt pressant qui me parle pour vous.
Pardonnez; mais, ma foi, les amans sont des foux.
Tranquilles sans raison, désespérés sans cause,
Dans un juste équilibre aucun ne se repose;
Et le sang froid souvent les conseille bien mieux,
Que cet amour qu'on peint un bandeau sur les yeux.

DAMIS.

Comment! Voilà, parbleu de la Philosophie!

MARTON.

On apprend à heurler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raison.
C'est un mal répandu dans toute la maison,
Mais perdons un moment cette idée importune?
(*A Rosalie.*)
Ça, faisons notre paix. Vous serez sans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

MARTON.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.
Vous, Monſieur, qui ſans ſoins & ſans trouble dans l'ame;
Paſſeriez votre vie à regarder Madame,
Il faut battre en retraite, & même promptement.
Songez qu'il eſt grand jour dans cet appartement,
Que nous pourrions ici riſquer quelque ſurpriſe,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydaliſe,
Avant que de penſer à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y diſpoſer. Dans un eſpoir ſi doux,
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chere Roſalie.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

VOus, ſoyez ſans foibleſſe. Allons point de langueur
La fermeté, Madame, en impoſe au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvois ſentir combien je hais Valere!

MARTON.

Oui: Damis ſort d'ici. Mais c'eſt à votre mere,
Qu'il importe ſur-tout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de ſon aveu:
Je le ſuppoſe au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles
Ne font rien, comme on ſait, ſans l'avis des familles,
C'eſt la regle, il faut donc déclarer ſans détour,
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous ſentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Aſſurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entens Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah! Marton....

MARTON.

Comment donc! c'eſt très-bien débuter.
Cela promet.

ROSALIE.

Auſſi pourquoi m'épouvanter?

L'amour dans le beſoin me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaiſant.*

L'amour ! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage.
Il y paroît vraiment, à cet air d'embarras,
Qu'un mot dit au haſard.

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'eſt point à l'amour à vous tirer de peine,
Il eſt trop mal adroit. Penſez à votre haine;
Voilà le ſentiment qui doit vous inſpirer,
Dont il eſt important de vous bien pénétrer.
Je ne ſais ſi l'amour, que d'ailleurs je révere,
Eſt de nos paſſions en effet la plus chere;
Mais ce n'eſt que foibleſſe, & que timidité.
La haine n'eſt qu'ardeur & que vivacité.
L'un abat, l'autre anime, & dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirois beaucoup plus naturelle.
Vous ne connoiſſez pas encor ce ſentiment.
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui ſeulement.
Tenez, j'aime Criſpin, & je ſens pour Valere....
Mais, ce n'eſt plus un jeu, j'apperçois votre mere.

ROSALIE.

Tu me ſoutiendras ?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

RETIREZ-vous, Marton.
Prenez mes clés, allez renfermer mon Platon.
De ſon monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendois à l'inſtant mon Encyclopédie;
Ce Livre ne doit plus quitter mon Cabinet.
A Roſalie.
Vous, demeurez; je veux vous parler en ſecret.
A Marton.
Laiſſez-nous.

MARTON, *à Roſalie.*

Allons, ferme, & montrez du courage.

CYDALISE.

Obéiſſez, Marton.

SCENE V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle & ſage,
Roſalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connoître enfin ſi vous les méritez.
Je ne conſulte point ce ſentiment vulgaire :
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du ſang qui parle en nous,
Et qui n'eſt, dans le fond, qu'un menſonge aſſez doux ;
Une foibleſſe...

ROSALIE.

Hé quoi ! la voix de la nature,
Quoi ! cette impreſſion ſi touchante & ſi pure,
Ce premier des devoirs, cet auguſte lien,
(Je définirai mal ce que je ſens ſi bien,)
N'importe, ſe peut-il que le cœur de ma mere
Méconnoiſſe aujourd'hui ce ſacré caractere ?
Ah ! rappellez pour moi vos ſentimens paſſés.
En les analyſant, vous les affoibliſſez.

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme une autre, à ces vaines chimeres,
Dignes du gros bon ſens qui conduiſoit nos peres.
Crédule, heureuſe même en mon aveuglement,
Automate abuſé, je ſuivois le torrent.
Je commence à ſentir, à penſer, à connoître.
Si je vous aime enfin, c'eſt en qualité d'*Être* ;
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'auroit à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah ! permettez, Madame,
Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame
Un droit plus légitime & des titres plus doux.
Pourquoi briſer les nœuds qui m'attachoient à vous ?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille !.. Hé quoi ! pour vous l'erreur a tant de charmes !
Vous me faites pitié. Conſultez la raiſon.
Ces puérilités ne ſont plus de ſaiſon.
Je reconnois vos droits ſur le cœur d'une mere ;
Mais je les ennoblis, & ſi je vous ſuis chere,
Si j'ai ſur vous auſſi quelques droits à mon tour,
J'en exclus le haſard, qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis ſoutenir ce funeſte langage.
Il fait à toutes deux un trop ſenſible outrage.

Qui ! Moi ! Le penſez-vous que je puiſſe jamais
Oublier que ma vie eſt un de vos bienfaits ?
Non....

CYDALISE.

Le ſoin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter, ſur-tout, votre reconnoiſſance ;
Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.
Vous apprendre à penſer, voilà ce que je veux.
Concevez le bonheur d'étendre ſon génie,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philoſophie,
De diſſiper la nuit où vos ſens ſont plongés,
D'affranchir votre eſprit du joug des préjugés !
Ce grand art d'exiſter, qui n'appartient qu'au ſage ;
Dont je connois enfin le ſolide avantage,
Ce jour de la raiſon, dont j'ai ſu m'éclairer,
Ma Fille, mon amour veut vous le procurer.
J'avois avec Damis conclu votre hymenée.
De légers intérêts m'avoient déterminée.
Des rapports de fortune, un procès à finir,
Je me ſouviens qu'alors tout ſembloit vous unir.
C'eſt ainſi que ſe font la plupart des affaires ;
Mais enfin, aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.
Damis a du bon ſens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur :
Tout mortel n'eſt pas fait pour aller au ſublime ;
Dans le fond, cependant, on lui doit de l'eſtime :
Mais je vous dois auſſi, ma fille, un autre époux,
Beaucoup plus convenable & plus digne de vous.
Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour ſéduire,
C'eſt peu de vous aimer, il ſaura vous inſtruire ;
En un mot, c'eſt de lui que mon cœur a fait choix.

ROSALIE.

Ainſi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, & celui de mon pere ?

CYDALISE.

Votre pere ! il eſt vrai que je n'y ſongeois guere.
Plaiſante autorité que la ſienne en effet !
L'Être le plus borné que la nature ait fait.
Nul talent, nul eſſor, eſpece de machine
Allant par habitude, & penſant par routine,
Ayant l'air de rêver & ne ſongeant à rien,
Gravement occupé du détail de ſon bien,
Et de mille autres ſoins purement domeſtiques,
Défenſeur ennuyeux des préjugés gothiques.
Sauvage dans ſes mœurs, alliant à la fois
La morgue de ſa robe au ton le plus bourgeois ;
Ne s'énonçant jamais qu'avec poids & meſure,
Et qui toujours grimpé ſur la magiſtrature,
Hors de ſon tribunal, auroit cru déroger ;

Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
Mais il eſt mort, enfin, laiſſons en paix ſa cendre.

ROSALIE.

Ah! Madame, ſongez....

CYDALISE.

Allez-vous le défendre?
Un pere n'eſt qu'un homme, & l'on peut ſenſément
Remarquer ſes défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce ſont-là les droits de la Philoſophie,
Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.
Je perdrois trop, Madame, à m'éclairer ainſi;
J'oſe vous l'avouer. Daignez permettre auſſi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premieres bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere eſt l'amant que j'ai choiſi pour vous;
Ma fille, & dès ce ſoir il ſera votre époux.
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés ſur la Philoſophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguerrir.
Le tems & la raiſon ſauront vous en guérir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre,
Tout fait ombrage alors; mais vous lirez mon livre.
J'y traite en abrégé de l'eſprit, du bon ſens,
Des paſſions, des loix, & des gouvernemens;
De la vertu, des mœurs, du climat, des uſages,
Des peuples policés & des peuples ſauvages;
Du déſordre apparent, de l'ordre univerſel,
Du bonheur idéal & du bonheur réel.
J'examine avec ſoin les principes des choſes,
L'enchaînement ſecret des effets & des cauſes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,
Je veux l'intituler: *Les devoirs tels qu'ils ſont.*
Enfin, c'eſt en morale une Encyclopédie,
Et Valere l'appelle un livre de génie.
Vous ſerez trop heureuſe avec un tel époux.
Un jour vous connoîtrez ce que je fais pour vous:
Vous m'en remercirez. Adieu, Mademoiſelle,
Songez à m'obéir.

SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *ſans voir Marton.*

QUELLE douleur mortelle!
Que réſoudre? Que faire? Ah! te voilà, Marton.

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraiſon !
Quel travers ! ROSALIE.
Je n'ai plus qu'à mourir.
MARTON. Badinage :
Mourir ! Vous vous moquez, & ce n'eſt plus l'uſage.
On ne le ſouffre pas même dans les romans.
ROSALIE.
Mais enfin.....
MARTON.
Calmez-vous, & reprenez vos ſens.
Cette criſe, après tout, vous l'aviez attendue ?
ROSALIE.
Mon ame en ce moment n'en eſt pas moins émue.
MARTON.
Préſumez-vous ſi peu du ſuccès de mes ſoins ?
ROSALIE.
Ah ! Marton....
MARTON.
Commencez par vous affliger moins.
Si vos vœux ſont comblés, dites-moi, je vous prie,
A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il ſervie ?
ROSALIE.
Oui, ſi tu réuſſis ; mais qui m'en répondra ?
MARTON.
Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, & n'aurai rien à dire ;
Mais juſqu'à ce moment, qui vous défend de rire ?
A tout événement, c'eſt toujours fort bien fait,
Et quand tout iroit mal, je crois qu'il le faudroit.
Du moins c'eſt mon humeur. Le chagrin m'incommode.
Je le crois inutile, & j'en ſuis l'antipode.
C'eſt à quoi dans la vie il faut le moins ſonger,
Et l'on a toujours tort quand on veut s'affliger.
Mais allons concerter quelque heureuſe ſaillie,
Venez & nous verrons ſi la Philoſophie,
Quel que ſoit ſon crédit, pourra dans ce grand jour
Tenir contre Marton, & Criſpin, & l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

VALERE.

FRONTIN.

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque mépriſe ;

Je vous l'ai déjà dit & devant Cydaliſe
Il vous arrivera de me nommer ainſi.
Frontin ! pour un Savant, le beau nom ! ſongez-y ;
Monſieur, il ne faudroit que cette étourderie
Pour donner du deſſous à la Philoſophie.

VALERE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs ſupprimer entre nous
Les tons trop familiers, puiſqu'enfin, ſelon vous ;
Les hommes ſont égaux par le droit de nature,
Je ſuis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE.

Je te jure
Que c'eſt mon ſentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avois toujours penſé que les loix avoient tort ;
Et même Cydaliſe, en un certain chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré....

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle à qui dans un moment
On feroit adopter tout autre ſentiment ;
Qui ne ſait que des mots, & n'a rien dans la tête.

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monſieur, ſon livre eſt-il ſi bête ?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le ſtyle.....

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant ſuccès.

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le public ?

VALERE.

Nous ſavons lui preſcrire
Comment il faut penſer, parler, juger, écrire ;
Nous le déciderons aiſément.

M. CARONDAS.

D'accord ; mais.
Il faut l'apprivoiſer, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.
Il eſt, pour le gagner, des méthodes plus ſures.

M. CARONDAS.

Le moyen ?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'eſt un expédient par nos Sages trouvé ;
Le ſecret eſt certain, nous l'avons éprouvé.
Dans peu tu le verras toi-même avec ſurpriſe,
Nous porterons aux Cieux le nom de Cydaliſe ;
Cinq ou ſix traits hardis, révoltans, ſcandaleux,
Produiront dans ſon livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon ! la ruſe eſt nouvelle !
Et comment lui prouver que ces traits-là ſont d'elle.

VALERE.

Et le reſte en eſt-il ? D'abord avec pudeur
Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne ſais ; mais pour moi, je rougirois dans l'ame...

VALERE.

As-tu donc oublié que Cydaliſe eſt femme ?
Crois-moi, ſuppoſe encore un piege plus groſſier,
L'amour propre eſt crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes ſur ce point ſont même aſſez ſinceres.

M. CARONDAS.

Meſſieurs les beaux eſprits ne leur en doivent gueres.
Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou ſi traits,
Nous devons nous attendre au plus heureux ſuccès ?

VALERE.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'eſt pas neuve.
Le livre de Cratés n'en eſt-il pas la preuve ?
Jamais production ne prit un tel eſſor.
Chacun ſe l'arrachoit, on ſe l'arrache encor :
Pour livre dangereux par-tout on le renomme,
Et pourtant nous ſavons que Cratés eſt bon homme.

M. CARONDAS.

Il eſt vrai.

VALERE.

Cydaliſe aura plus de faveur.
On ne juge jamais ſon ſexe à la rigueur.
Quelques-uns de ces traits qu'on ſe dit à l'oreille ;
Au public hébêté feront crier merveille !
Je veux que Cratés même en devienne jaloux.
Et rien n'eſt plus aiſé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Hé bien, quoique nourri, Monſieur, à votre école,
J'avois, tout bonnement, admiré ſur parole,
Et l'ouvrage & l'auteur. Car enfin, mot à mot :
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALERE.

VALERE.

Le ſot !

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à ſon livre ;
Si les loix s'aviſoient, Monſieur, de nous pourſuivre.

VALERE.

Elle auroit le plaiſir de s'entendre louer :
N'eſt-ce rien ? Quitte après à tout déſavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va juſqu'à l'héroïſme ;
Ces grands mots impoſans d'*erreur*, de *fanatiſme*.
De *perſécution*, viendroient à ſon ſecours.
C'eſt un reſſort uſé qui réuſſit toujours.
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
Opprimé, condamné par ſa patrie ingrate ?
Tous nos admirateurs parleroient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monſieur, ce Socrate obéiſſoit aux Loix.

VALERE.

Oui, la Philoſophie encor dans ſon enfance,
Des préjugés du moins conſervoit l'apparence ;
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis.

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel Eſprit & la Philoſophie !
Rien n'eſt mieux inventé pour adoucir la vie.

VALERE.

Comment ! ſur des rochers on plaçoit la vertu ?
Y grimpoit qui pouvoit. L'homme étoit méconnu.
Ce Roi des animaux, ſans guide & ſans bouſſole ;
Sur l'Océan du monde erroit au gré d'Eole ;
Mais enfin nous ſavons quel eſt ſon vrai moteur.
L'homme eſt toujours conduit par l'attrait du bonheur ;
C'eſt dans ſes paſſions qu'il en trouve la ſource,
Sans elles, le mobile arrêté dans ſa courſe,
Languiroit triſtement à la terre attaché.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché
N'a pu ſe dérober à la Philoſophie,
Et la nature enfin eſt ſoumiſe au génie.
Du globe où nous vivons deſpote univerſel,
Il n'eſt qu'un ſeul reſſort, l'intérêt perſonnel ;
A tous nos ſentimens, c'eſt lui ſeul qui préſide ;
C'eſt lui qui dans nos choix nous éclaire & nous guide.
Libre des préjugés ; mais docile à ſa voix,
Le ſauvage attentif le ſuit au fond des bois.
L'homme civiliſé reconnoît ſon empire ;
Il commande en un mot à tout ce qui reſpire.

M. CARONDAS.

Quoi ! Monſieur, l'intérêt doit ſeul être écouté ?

VALERE.

La Nature en a fait une néceſſité.

M. CARONDAS.

J'avois quelque regret à tromper Cydaliſe ;
Mais je vois clairement que la choſe eſt permiſe.

VALERE.

La fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monſieur.

VALERE.

La franchiſe eſt la vertu d'un ſot.

M. CARONDAS, *ſe diſpoſant à le voler.*

Oui, Monſieur.... mais toujours je ſens quelque ſcrupule
Qui voudroit m'arrêter.

VALERE.

Préjugé ridicule,
Dont il faut s'affranchir ?

M. CARONDAS.

Quoi ! véritablement ?

VALERE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon ?

VALERE.

Mais, ſans doute, en flattant Cydaliſe,
Tu remplis un devoir que l'uſage autoriſe.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens ?
Bien voir ſes intérêts, c'eſt être de bon ſens.
Le ſuperflu des ſots eſt notre patrimoine.
Ce que dit un Corſaire au Roi de Macédoine,
Eſt très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valere.*

Oui, Monſieur.

VALERE.

Tous les biens
Devroient être communs ; mais il eſt des moyens
De ſe venger du ſort. On peut avec adreſſe
Corriger ſon étoile, & c'eſt une foibleſſe
Que de ſe tourmenter d'un ſcrupule éternel.

Valere s'appercevant que Carondas veut le voler.

Mais, que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS, *ſans s'émouvoir.*

L'intérêt perſonnel....
Ce principe caché... Monſieur... qui nous inſpire,
Et qui commande enfin à tout ce qui reſpire...

VALERE.

Quoi ! traître, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'uſe de mon droit,
Tous les biens ſont communs.

VALERE.

Oui, mais ſois plus adroit.
Il eſt certains malheurs auxquels on ſe haſarde,
Lorſque l'on eſt ſurpris.

M. CARONDAS.

Monſieur j'y prendrai garde.

VALERE.

Ceci, Monſieur Frontin, doit être une leçon;
Mais puiſqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me ſervir auprès de Cydaliſe.
Juſqu'ici, tout va bien; ſa fille m'eſt promiſe.
Vous ſavez là-deſſus quels ſont mes ſentimens,
Ainſi continuez de flatter ſes talens.
Vos termes de college ont produit des merveilles;
Il faut de plus en plus étourdir ſes oreilles,
De ce jargon ſavant qui vous a réuſſi.
Vous êtes ſans fortune, & vous pouvez ici.
Vous faire un petit ſort que j'aurai ſoin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.
Adieu, ſoyez diſcret, je ſerai généreux.

SCENE II.

M. CARONDAS, *ſeul.*

Mon premier coup d'eſſai n'eſt pas des plus heureux.
Je ſuis encor trop loin d'atteindre mon modele,
Et c'eſt au ſecond rang que le deſtin m'appelle.

SCENE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *ſans voir M. Carondas.*

Me voilà parvenue à m'en débarraſſer.
Que l'oiſiveté peſe alors qu'on veut penſer!
Parmi tous ces fâcheux dont j'étois obſédée,
Je n'ai pas entrevu le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon ſens;
Mais il faut tout ſouffrir de Meſſieurs ſes parens.
(*A M. Carondas.*)
Ah! vous êtes ici. Bon! prenez votre place.
Mon livre va paroître, on attend la préface,
Il faut y travailler. J'aurois voulu pourtant
Que nous euſſions Valere.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'inſtant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivreſſe.

CYDALISE.

Vous parliez de mon livre ?

M. CARONDAS.

Il en parle ſans ceſſe.
C'eſt, dit-il, un brevet pour l'immortalité ;
Vous allez éclipſer la docte antiquité.
Je n'oſe avec le ſien meſurer mon ſuffrage ;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content ?

M. CARONDAS.

Mon eſprit s'y confond.
Votre livre eſt nourri d'un ſavoir ſi profond
Que vous me feriez croire au Démon de Socrate.

CYDALISE.

Vous vous y connoiſſez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.
Mais apprenez-moi donc comment cela ſe fit ?
Il faut que vous ſachiez tout ce qui s'eſt écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me ſuis rencontrée ?
Et c'eſt un pur haſard.

M. CARONDAS.

Vous êtiez inſpirée.
Quoi ! vous n'avez pas lu le ſavant *Voſſius* ?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Caſaubon ?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius ?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les livres d'une Femme ?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame,
Quoi ! rien de tout cela ? CYDALYSE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des loix mieux que Tribonien.
Oh ! pour Tribonien, convenez...

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connoiſſez du moins Thalès, Anaxagore ?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils naturel ?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce ſont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en arbitre ;
Mais j'en aurois jugé, comme vous, ſur le titre.

CYDALISE.

C'eſt auſſi mon avis, & je crois qu'en effet
Un ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.
C'eſt un je ne ſai quoi ... dont notre ame eſt ſaiſie ...
Cela ſe ſent ... enfin c'eſt l'attrait du génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'eſt à peu près la vapeur d'un ragoût
Qui réveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui ; la comparaiſon eſt pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle eſt de Lycophron.

CYDALISE.

Ah ! c'eſt une autre affaire.
Venons à ma Préface. Allons, je vais dicter.
(*Après un ſilence & avec emphaſe.*)
Ecrivez. *J'ai vécu.* * Non, c'eſt mal débuter.
Effacez, *j'ai vécu.* Mettez-vous à votre aiſe.
(*Avec de l'aigreur.*)
Ah ! Monſieur Carondas, votre plume eſt mauvaiſe.
(*Elle rêve.*)
J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterois.
J'ai vécu, dit beaucoup !

CYDALISE.

Non, Monſieur, je voudrois
Un début plus pompeux & plus philoſophique.

M. CARONDAS.

Cette ſimplicité, Madame, eſt énergique.

CYDALISE, *révant.*

Non, non, je cherche un tour qui ſoit moins familier.
(*Avec humeur.*)
On n'a jamais écrit ſur de pareil papier.
Effacez donc, Monſieur ; votre encre eſt déteſtable.
(*Elle rêve.*)
Je ne pourrai trouver un tour plus favorable !
(*Avec impatience.*)
Ah ! Valere, après tout, devroit bien être ici.

* Commencement du Livre intitulé : *Conſidérations ſur les Mœurs.*

Je ne me ſens jamais tant d'eſprit qu'avec lui.
(*Elle rêve.*)
Quoi ! pas même une idée ? Ah ! je ſuis au ſupplice.

M. CARONDAS.

Madame, le génie a ſes jours de caprice,
Et ceci me rappelle un mot de Suidas,
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Hé, Monſieur Carondas,
Laiſſez les morts en paix, j'avois un trait ſublime,
(*Elle rêve.*)
Qui m'échappe. Attendez... mais, oui ; ce tour exprime...
(*Avec impatience.*)
Ecrivez. Non, la phraſe a trop d'obſcurité.
Je ne ſentis jamais cette ſtérilité.
Quel métier ! finiſſons. C'en eſt fait, j'y renonce.
L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponſe.
Non revenez. Enfin je l'ai trouvé : j'y ſuis.
Vite, écrivez, Monſieur : *Jeune homme, prends & lis.**
Jeune homme, prends & lis. Le tour eſt-il unique ?
Qu'en penſez-vous, Monſieur ?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique ?
C'eſt le ton du génie & de la vérité.

CYDALISE.

J'oublie en le liſant tout ce qu'il m'a coûté,
Jeune homme, prends & lis ! il eſt inimitable,
Et Valere en ſera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux frémiſſement vous vous ſentez troubler.
Jeune homme, prends & lis. L'oracle va parler ;
La Nature à tes yeux ici ſe manifeſte.
Non, rien n'eſt ſi ſublime, & pourtant ſi modeſte.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

SCENE IV.

CYDALISE, MARTON, M. CARONDAS.

MARTON.

MADAME, c'eſt Damis.
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que ſon tems eſt mal pris !
J'allois finir ſans lui. L'importun perſonnage !
On ne me permet pas d'achever un ouvrage.

* C'eſt le début faſtueux du Livre intitulé : *L'Interprétation de la Nature.*

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir ?
L'ouvrage eſt fait, Madame, à n'y plus revenir ;
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALYSE.

Oui, vous avez raiſon. Faites-en vingt copies.
Ah ! je reſpire enfin, & j'ai ſu m'en tirer.
Jeune homme, prends & lis. Oui, Damis peut entrer.

SCENE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

Vous voilà de retour ?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon ame ;
Je n'apperçois que trop, & c'eſt avec douleur
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur,
Et que votre amitié s'eſt enfin ralentie ;
Mais la mienne jamais ne s'étant démentie,
Souffrez que je rappelle à votre ſouvenir
Un eſpoir que le tems ne dut pas en bannir.
Vous ſavez à quel point votre fille m'eſt chere ;
C'eſt votre aveu, du moins, c'eſt celui de ſon pere,
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puiſqu'enfin près de vous j'ai beſoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, eſt aſſez légitime,
Je conviens de mes torts, non pas que mon eſtime,
Ni que cette amitié qui m'attachoit à vous,
Ne ſoient encor pour moi des ſentimens bien doux ;
Et c'eſt ce que d'abord on auroit dû vous dire :
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,
J'ai ſuivi trop long-tems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimois. L'âge a changé mes mœurs.
Aujourd'hui toute entiere à la Philoſophie,
Libre des préjugés qui corrompoient ma vie,
N'exiſtant plus enfin que pour la vérité,
Je me ſuis fait, Damis, une ſociété,
Peu nombreuſe, il eſt vrai ; je vis avec des Sages,
Et j'apprends à penſer en liſant leurs ouvrages :
J'ai choiſi l'un d'entr'eux pour ma fille, & ce ſoir,
Cette heureuſe union doit combler mon eſpoir,
C'eſt à vous de juger ſi, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerois mes jours ;
Et la même amitié m'inſpirera toujours.
Mais quels ſont donc enfin ces rares avantages ?
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages.
Je ne prends point pour tels un tas de charlatans,
Qu'on voit ſur des tréteaux ameuter les paſſans :
Qui mettent une enſeigne à leur Philoſophie :
De tous ces importans ma raiſon ſe défie.
De ce vain appareil le vulgaire eſt ſéduit.
Moi, je ſuis de ces gens qui font peu cas du bruit ;
Et je diſtingue fort l'ami de la ſageſſe,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher ſans ceſſe.

CYDALISE.

Je ſais tout le mépris que l'on doit aux pédans ;
Et ne les confonds pas avec les vrais ſavans.
Epargnez-vous, Monſieur, cette ſatyre amere,
Ceux que je peux nommer, Théophraſte, Valere ;
Dortidius enfin, ſont tous aſſez connus...

DAMIS.

Je ne connois entr'eux que ce Dortidius.
Quoi ! Madame, il en eſt ?

CYDALISE.

D'où vient cette ſurpriſe ?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je ; excuſez ma franchiſe :
Apparemment qu'alors il cachoit bien ſon jeu ;
Mais ce n'étoit qu'un ſot, preſque de ſon aveu.
Quelqu'un me le fit voir, & malgré ſa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adreſſe en face ;
Et le ſucre apprêté de ſes propos mielleux,
Je ne lui trouvai rien de ſi miraculeux.
Malgré ſon ton capable, & ſon air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à ſon mérite,
Et je ne vis en lui pour le peindre en deux mots ;
Qu'un froid enthouſiaſme impoſant pour les ſots.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce Dortidius fait honneur à la France ;
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit ;
Et je ne ſais pourquoi tout le monde en médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je ſuis redevable au commerce des Sages,
Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
Peut-être, après cela, leur tiendrez-vous rigueur.
N'importe, il faut du moins apprendre à les connoître.
J'avois des préjugés qui dégradoient mon être ;
Vainement ma raiſon vouloit s'en dégager,
L'habitude bientôt venoit m'y replonger.

Les plus vaines terreurs me déclaroient la guerre,
Je croyois aux eſprits, j'avois peur du tonnerre,
Je rougis devant vous de ces abſurdités,
Mais on nous berce enfin de ces frivolités,
Et leur impreſſion n'en eſt que plus durable.
Notre éducation, frivole, mépriſable,
Loin de nous éclairer ſur le vrai, ni le faux,
N'eſt que l'art dangéreux de maſquer nos défauts.
Mes yeux ſe ſont ouverts, hélas! trop tard peut-être!
A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le haſard préſidoit à mes attachemens,
J'étois aux petits ſoins avec tous mes parens,
Et les degrés entre eux régloient les préférences.
Cet ordre s'étendoit juſqu'à mes connoiſſances.
J'avois tous ces travers, beaucoup d'autres encor;
Enfin mes ſentimens ont pris un autre eſſor.
Mon eſprit épuré par la Philoſophie
Vit l'univers en grand, l'adopta pour patrie,
Et mettant à profit ma ſenſibilité,
Je ne m'attendris plus que ſur l'humanité.

DAMIS.

Je ne ſais, mais enfin duſſai je vous déplaire,
Ce mot d'*humanité* ne m'en impoſe guere,
Et par tant de fripons je l'entens répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'eſt un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs ſentimens maſque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vu de ces gens qui le prônent ſans ceſſe,
Pour les infortunés avoir plus de tendreſſe,
Se montrer, au beſoin des amis, plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compatiſſans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Conſoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les ſoupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer perſonne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuſe trop, & j'en ſuis révolté.
C'eſt pour le cœur de l'homme un ſentiment trop vaſte.
Et j'ai vu quelquefois, par un plaiſant contraſte,
De ce ſyſteme outré les plus chauds partiſans,
Chérir tout l'univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monſieur, les ſages ſont à plaindre,

Et vous êtes pour eux un adverſaire à craindre.
Le ſiecle & la patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et ſervir d'interprete & d'organe à l'envie.

DAMIS.

Hé! quel bien a produit cette Philoſophie?
Je ne découvre pas ces ſuccès éclatans.
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la ſecte,
Penſent avoir perdu leur qualité d'inſecte.
Se croyant une cour & des admirateurs,
Pour le malheur des arts, devenus protecteurs,
Ne ſe réveillant pas aux traits de la ſatyre,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit pourſuivis;
Louant, admirant tout dans les autres pays,
Et ſe faiſant honneur d'avilir leur patrie;
Sont-ce là les ſuccès ſur leſquels on s'écrie?

CYDALISE.

J'admire vos raiſons, elles ſont d'un grand poids;
Et vous me citez là des exemples de choix,
Bien dignes, en effet, d'appuyer votre cauſe.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque choſe?
Faudroit-il renoncer pour quelques importuns?

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs,
J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataſtrophes,
Et je ſuis alarmé de tant de Philoſophes.

CYDALISE.

Reſtez, Monſieur, reſtez dans votre opinion.
Il n'eſt point de remede à la prévention;
A penſer autrement vous auriez du ſcrupule,
Hé! que peut la raiſon ſur un eſprit crédule!

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot.
Crédule eſt devenu l'équivalent de *ſot*:
Aux yeux de bien des gens, du moins la choſe eſt claire:
Pour moi, que ces gens-là ne perſuadent guere,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame, & ſi je leur déplais,
J'en gémis, mais ſur eux. Je crois ce qu'il faut croire;
J'oſe le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Meſſieurs peuvent rire, & ſans m'humilier:
Il faut bien leur laiſſer le droit de s'égayer.
Mais moi, j'oſe à mon tour les trouver ridicules,
Et ſouvent la bêtiſe a fait des incrédules.

CYDALISE.

Voilà parler en ſage, & je vous applaudis;
C'eſt très-bien fait à vous que d'avoir un avis.

Mais, ſans nous égarer dans ces hautes matieres,
Je ſais ce que je dois aux talens, aux lumieres,
De ces hommes de bien que vous perſécutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités.
Je ne le croyois pas. Ils ont l'art de détruire,
Mais ils n'élevent rien, & ce n'eſt pas inſtruire.
Quel fruit attendez vous de leurs vains argumens ?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez ſur leurs pas de ſophiſme en ſophiſme,
Vous perdre dans la nuit d'un triſte pyrrhoniſme,
Ah ! renoncez, Madame, à ces perturbateurs ;
Ce ſont eux que l'on doit nommer perſécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous eſt étrangere,
Et reprenez enfin votre vrai caractere.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit ? J'admire le bon ſens,
Et la ſolidité de vos raiſonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille ;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma fille.
Adieu, Monſieur. (*Elle ſort.*)

DAMIS.

Ah ! Ciel ! Je ne ſais où j'en ſuis !

SCENE VI.

DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN.

HE bien cette démarche a-t-elle eu d'heureux fruits ?
Epouſons-nous, Monſieur ? Cydaliſe, ſans doute . . .

DAMIS.

Je viens de lui parler, Criſpin : mais qu'il m'en coûte !
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment ?

DAMIS.

Je ſuis congédié.

CRISPIN.

Quoi ! là . . . formellement ?

DAMIS.

Formellement, Criſpin.

CRISPIN.

Comment ! nous ſavons plaire,
Monſieur, & nous ſerions éconduits par Valere ?
N'eſt-il point de remede ?

DAMIS.

Oh ! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon ! vous n'y penſez pas : Moi, j'en vois cent pour un.
Il faut tout ſimplement enlever Roſalie.

C'eſt le plus court.

DAMIS.

Criſpin, quel excès de folie !
Crois-tu qu'elle y conſente, & la connois-tu bien,
Pour me parler ainſi ?

CRISPIN.

Je goûtois ce moyen ;
Mais puiſqu'il vous déplaît, il faut, dans cette affaire,
Recourir au plus ſûr. J'irois trouver Valere,
Et je voudrois, morbleu, lui parler ſur un ton
A lui faire ce ſoir déſerter la maiſon.

DAMIS.

Ce ſeroit en effet le parti le plus ſage ;
Mais Cydaliſe.

CRISPIN.

Hé bien ?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,
Et c'eſt préciſément le moyen de l'aigrir,
Le ſecret de me perdre, & n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'eſt donc à moi par une heureuſe audace,
D'éclairer Cydaliſe, & de donner la chaſſe
A tous ces diſcoureurs qui lui gâtent l'eſprit.
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,
Et pour peu que Marton ſeconde l'entrepriſe,
A la raiſon bientôt vous la verrez ſoumiſe.

DAMIS, *avec joie d'abord.*

Ah ! Criſpin... mais comment s'en repoſer ſur toi !

CRISPIN, *avec emphaſe.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi.
Vous ne connoiſſez pas encor tout mon mérite.
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi ?

CRISPIN.

Moi-même, Monſieur ; j'ai fait plus d'un métier ;
Un ſage à ſes travaux daigna m'aſſocier ;
Et quelque jour mon nom eût été ſur la liſte,
Du moins il m'en flattoit, quand j'étois ſon copiſte.

DAMIS.

Comment ?

CRISPIN.

J'avois déjà quelques admirateurs ;
Ah ! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
Pour vivre dans les bois ! je lui dois la juſtice
Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice.
De ſa Philoſophie il étoit entêté.
Au fond, plein de droiture & de ſincérité,

Animal à la fois, misantrope & cynique,
C'étoit vraiment un fou dans son espece unique.

DAMIS.

Ah ! puis-je l'écouter dans le trouble où je suis ?

SCENE VII.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

Allons, Monsieur, il faut éclaircir ces ennuis ;
Vîte, de la gaité.

DAMIS.

Comment ! Que veux-tu dire ?

MARTON.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'est bien dit.

DAMIS.

Je suis au désespoir !

MARTON.

Bon ! Vous n'y pensez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet, elle a quelque vertige.

MARTON.

Consolez-vous.

DAMIS.

Marton...

MARTON.

Consolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé ?

MARTON.

Vous l'apprendrez ; venez.
Oui, je vous mets au rang des amans fortunés.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

Je ne peux revenir encor de ma surprise !
C'est donc ainsi, Marton, qu'ils trompoient Cydalise ?

MARTON.

J'espere qu'à la fin elle entendra raison.

DAMIS.

Oh ! je n'en doute plus, ce billet est trop bon !
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

MARTON.

L'heureux hasard, Monsieur, que cette porte ouverte!
Ma foi, je le guettois, & depuis fort long-tems,
J'avois toujours bien dit qu'il étoit de leurs gens.
Je l'aurois affirmé.

CRISPIN.

C'est Frontin qu'il se nomme:
A ce nom-là d'abord j'aurois reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi? je me perdrois, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserois jamais.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

A ma Maîtresse,
Un billet de ce style! oh! non: point de foiblesse,
Il m'en coûteroit trop.

DAMIS.

Mais...

MARTON.

Propos superflus,
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'est que d'ailleurs il faut le rendre en leur présence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.
Cydalise, je crois, ne m'a jamais vu?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je suis inconnu dans toute la maison?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends sur moi l'affaire.
Allez, Monsieur, allez, je saurai vous servir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réussir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes ſervices.
Que n'oſerai-je pas ſous de pareils auſpices ?

MARTON.

On vient, c'eſt l'aſſemblée, éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes ſoins du ſuccès de mes vœux.

MARTON.

Hé ! vîte, éloignez-vous, de crainte de ſurpriſe.

SCENE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faiſant une profonde révérence.*

Je vais vous annoncer, Meſſieurs, à Cydaliſe.

SCENE III.

LES PHILOSOPHES.

THEOPHRASTE, *à Valere.*

Hé ! bien, le mariage eſt enfin décidé ?

VALERE.

Oui, j'épouſe ce ſoir. Le Notaire eſt mandé.

DORTIDIUS.

Parbleu, j'en ſuis ravi.

THEOPHRASTE.

Que je t'en félicite,

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune eſt due à ton mérite.

THEOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvois eſpérer beaucoup mieux.

VALERE.

Meſſieurs.

DORTIDIUS.

Non je le penſe, & c'eſt ſans flatterie.

VALERE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous ſavons honorer ton génie.

VALERE.

Ah ! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Mais c'eſt la vérité.

VALERE.

Si j'avois tes talens,
Si je réuniſſois tes qualités ſublimes,

Ces éloges alors deviendroient légitimes.

THEOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc :

VALERE.

A regret ;
Mais que me fait à moi son déplaisir secret ?

THEOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

DORTIDIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALERE.

Je ne sais quel rival me dispute son cœur ;
Mais Cydalise au fond n'en a que plus d'ardeur.

DORTIDIUS, *en riant.*

Cydalise.... conviens que la dupe est bien bonne.

VALERE.

Que mon hymen s'achève & je te l'abandonne.
Je mourois, si l'affaire eût traîné plus long-tems.
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THEOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi ; le moyen d'y suffire !
(*à Valere.*)
Toi du moins, tu pouvois ; animé par l'espoir,
Te faire une raison, t'ennuyer par devoir,
Et l'amour...

VALERE, *riant.*

Oui, l'amour ! c'est bien ce qui me tente !

DORTIDIUS.

Il épouse parbleu dix mille écus de rente.

VALERE, *à Théophraste.*

Quoi donc ! me trouves-tu le ton d'un amoureux ?
Ce seroit à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on songe au plaisir, mais après la fortune.

THEOPHRASTE.

Il a vraiment raison.

DORTIDIUS.

Je pense comme lui.

VALERE.

Aurois je, sans cela, pu supporter l'ennui,
Qui m'obsédoit sans cesse auprès de cette folle ?
Eût-elle été Venus, j'aurois quitté l'idole.
Oh ! je ne donne pas dans de pareils travers.

THEOPHRASTE.

On devroit l'avertir de réformer ses airs ;
Elle étoit autrefois moins difficile à vivre,
D'où vient qu'elle a changé ?

VALERE

VALERE.

Mais c'eſt depuis ſon livre.

THEOPHRASTE.

Quoi ! ſéri euſement le fait-elle imprimer ?

VALERE.

Oui.

THEOPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au beſoin ce trait pourroit ſuffire ;
Si tu penſois jamais à la faire interdire.

THEOPHRASTE.

Connois-tu ſon diſcours ſur les devoirs des Rois ?

VALERE.

Ah ! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois ;
Il falloit à toute heure eſſuyer cet orage.

DORTIDIUS, *ſérieuſement.*

Entre nous, cependant c'eſt ſon meilleur ouvrage.
Le crois-tu de ſa main ?

VALERE.

Bon ! tu veux plaiſanter.

DORTIDIUS, *toujours ſérieuſement.*

Non, d'honneur ; il me plaît,

VALERE.

Et tu peux t'en vanter !

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il eſt bien ; mais très-bien.

VALERE. Tu veux rire,
C'eſt une abſurdité qui va juſqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en penſois ainſi, je le dirois très-bas.

VALERE.

Va, ton air ſérieux ne m'en impoſe pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin, Monſieur décide, & chacun doit ſe taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirois le pere.

DORTIDIUS.

Hé ! bien, s'il étoit vrai . . .

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS, *plus fâché.*

Mais, mon petit Monſieur.

VALERE.

Je ſuis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrois en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me pouſſez à bout !

VALERE.

Et j'en ris, qui plus eſt.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah ! c'en eſt trop enfin.

THEOPHRASTE.

Hé ! Meſſieurs, s'il vous plaît...

DORTIDIUS.

Plaiſant original, pour me rompre en viſiere !

THEOPHRASTE, *ſe mettant entr'eux.*

Meſſieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALERE.

Moi, j'ai raiſon.

THEOPHRASTE, *à Valere.*

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THEOPHRASTE, *à Dortidius.*

Vraiment non. Mais enfin on pourroit vous entendre.
Et déjà Cydaliſe auroit pu nous ſurprendre.

DORTIDIUS.

L'eſtime qui toujours devroit nous animer...

THEOPHRASTE.

Il n'eſt pas queſtion, Meſſieurs, de s'eſtimer ;
Nous nous connoiſſons tous : mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'eſt par ces beaux dehors que nous en impoſons,
Et nous ſommes perdus, ſi nous nous diviſons.
Il faut bien ſe paſſer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCENE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un livre à la main.*

PARDON, ſi j'ai tardé ; je m'occupois de vous,
Et ce ſont-là toujours mes momens les plus doux.
Aſſeyons-nous, Meſſieurs : Ah ! vous voilà, Valere ?
On vient de m'apporter le projet du Notaire,
Vous en ſerez content. VALERE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le ſavez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'eſt d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu ſur ma vie,
Je m'acquitte envers vous. Mais, Meſſieurs, à l'inſtant
Vous parliez avec feu. Quel ſujet important

Pouvoit vous diviſer ? J'ai cru du moins entendre
Que l'on ſe diſputoit.

VALERE, *avec un peu d'embarras.*

Il eſt vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous diſſertiez avec tant d'intérêt ?

VALERE.

Puiſqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi ?

VALERE.

Vous. Cette chaleur en eſt le témoignage.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Ah ! je ne puis en dire davantage.
Je ne ſais point louer en préſence des gens.
Parlez, Meſſieurs, parlez.

THEOPHRASTE.

Tu permets ?

VALERE.

J'y conſens.

THEOPHRASTE.

Dans les ſiecles paſſés on cherchoit un génie,
Qu'on pût vous comparer. Je citois Aſpaſie,
Et Monſieur ſe fâchoit de la comparaiſon.

VALERE.

Je la trouve choquante, & voici ma raiſon.
Aſpaſie autrefois put briller dans Athene ;
Mais la Philoſophie y fleuriſſoit à peine.
Tous les Peuples frappés de ſon éclat nouveau,
Durent ſe proſterner autour de ſon berceau ;
Tout fut ſurpris alors. Des talens ordinaires
Brilloient à peu de frais, dans ces ſiecles vulgaires ;
Mais de nos jours l'eſprit a fait tant de progrès ;
Il eſt ſi difficile, après tant de ſuccès ;
De ſe mettre au niveau de ces hommes célebres,
Par qui la barbarie a vu fuir ſes ténebres ;
Que je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
Que l'on balance encore entre Aſpaſie & vous.
(*A Théophraſte.*)
Comparez donc les temps, & voyez où vous êtes.

THEOPHRASTE.

Mais les comparaiſons ne ſont jamais parfaites.

VALERE.

Allons, vous aviez tort.

THEOPHRASTE.

Je le ſens, j'en rougis.

CYDALISE.

N'allez pas là-deſſus demander mon avis ;
Je ſais trop...

VALERE, *avec un ton de ſentiment.*

Nous ſavons que vous êtes ſublime.

DORTIDIUS.

Ce ſont nos ſentimens ; mais comme il les exprime !
Il ſait tout embellir.

CYDALISE, *vivement.*

Ah ! c'eſt la vérité.

VALERE, *lui baiſant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité ?

CYDALISE.

Je devrois le gronder, ſon eſprit me déſarme ;
On ne peut y tenir, & *je ſuis ſous le charme.* *

DORTIDIUS.

Perſonne ne ſait mieux ſe rendre intéreſſant.

VALERE.

Je vois que le génie eſt toujours indulgent.

CYDALISE.

Monſieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles ?

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles :
Que me fait le ſuccès d'un ſiege ou d'un combat ?
Je laiſſe à nos oiſifs ces affaires d'État.
Je m'embarraſſe peu du pays que j'habite
Le véritable ſage eſt un coſmopolite.

CYDALISE.

On tient à la patrie, & c'eſt le ſeul lien...

DORTIDIUS.

Fi donc ! c'eſt ſe borner que d'être citoyen.
Loin de ces grands revers qui déſolent le monde,
Le ſage vit chez lui dans une paix profonde ;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur ;
Il eſt ſon ſeul monarque & ſon légiſlateur ;
Rien ne peut altérer le bonheur de ſon être :
C'eſt aux grands à calmer les troubles qu'ils font naître.

THEOPHRASTE.

Il voit en Philoſophe, & c'eſt voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais ſon eſprit en défaut.

VALERE.

Madame, il a raiſon. L'eſprit philoſophique
Ne doit point déroger juſqu'à la politique.
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importans,
S'enfoncent par degrés dans l'abîme des tems.

---

* Voyez *le Fils naturel* page 168 : Je m'écrierai preſque ſans le vouloir, *il eſt ſous le charme.*

Tout cela disparoît au flambeau du génie,
Et si l'on peut parler sans fausse modestie;
Excepté vous, & nous, je ne découvre rien
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce sont-là des miseres.

THEOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des esprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on, de quelque nouveauté?

VALERE.

Nous n'en protégeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, sans doute!

VALERE.

C'est une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer;
Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une Tragédie?

VALERE.

Oui, purement domestique, *
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrois la critique;
Contre les nouveautés elle a toujours raison;
Et le public... VALERE.

Vraiment, il décide en oison;
Nous savons bien cela: mais nous ferons la guerre.

CYDALISE.

Je ne sais, le vieux goût tient encore au Parterre.

VALERE.

Nous risquons, il est vrai, sur-tout les premiers jours;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.
Nous avons des amis, qui de loges en loges.
Vont crier au miracle, & forcer les éloges;
N'avons-nous pas d'ailleurs le succes des Soupés?

CYDALISE.

Oui; je n'y songeois pas, & vous me détrompez.

VALERE.

Nous avons tant de gens qui pour nous se dévouent,
Tant de petits auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.

THEOPHRASTE.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'est la vérité pure.

---

* Voyez les Entretiens à la suite du *Fils Naturel*.

VALERE.

Mais non, sans plaisanter, j'en ferois la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-tems ?

VALERE.

Nous sommes occupés de soins plus importans.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Certain auteur dans une Comédie
Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entreprise est hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer ! Mais vraiment, c'est un crime d'Etat ;
Nous jouer !

VALERE.

Nous saurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah ! Le public entier....

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre ;
Nous l'avons mal mené ; s'il alloit nous le rendre...

CYDALISE.

Ah ! tous les magistrats éleveroient la voix.

THEOPHRASTE.

Nous nous sommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour.

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle ;
Nous en avons agi lestement avec elle.

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'auteur.

THEOPHRASTE.

Oui, du moins on pourroit essayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Messieurs, c'est d'attendre l'orage,
Jusques là, diffamons & l'auteur & l'ouvrage ;
Armons la main des sots pour nous venger de lui ;
Portons des coups plus surs en nous servant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des acteurs, des actrices ?
Nous aurons un parti jusques dans les coulisses.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer même en loge, aux yeux des spectateurs.
Je connois le public, nous n'avons qu'à paroître :
Il nous craint.

CYDALISE.

C'est bien dit : qui le brave est son maître.

Mais notre colporteur tarde bien à venir.
Il devroit être ici : qui peut le retenir ?

DORTIDIUS.

Peut-être qu'il attend.

CYDALYSE.

Il faut qu'on l'avertiſſe.

THEOPHRASTE.

Le voici juſtement.

SCENE VI.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES, M. PROPICE.

CYDALISE.

ENTREZ, Monſieur Propice.
Avez-vous du nouveau ?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,
Madame. Avez-vous lu les *Bijoux indiſcrets* ?
C'eſt une gaillardiſe aſſez philoſophique,
Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en eſt comique ;
Mais cela n'eſt plus neuf.

M. PROPICE.

Cela ſe vend toujours.

CYDALISE.

Paſſons.

M. PROPICE.

Connoiſſez-vous la *Lettre ſur les Sourds* ?

CYDALISE.

L'auteur m'en fit préſent.

DORTIDIUS.

Tout ſon mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Pere de Famille*.
Cela n'eſt pas trop bon.

DORTIDIUS, *ironiquement*.

Vous vous y connoiſſez.

M. PROPICE.

Mais le public le dit, & je l'en crois aſſez.
Pour *le Livre des Mœurs*, je me ſouviens, Madame,
De vous l'avoir vendu. (*Il lit les titres.*)
Réflexions ſur l'Ame.

CYDALISE.

Voyons. Je les connois. Eſt-ce tout ?

M. PROPICE.

Vraiment, non.
L'Interprétation de la Nature.

CYDALISE.

Bon.

C'eſt un livre excellent.

DORTIDIUS.

Sublime !

THEOPHRASTE.

Néceſſaire !

CYDALISE.

Je le garde ; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'eſt le *Diſcours ſur l'inégalité.*

CYDALISE, *le prenant.*

Ah ! je vais le relire avec avidité.
Quel eſt cet autre écrit.... là.... que je vois en tête ;

M. PROPICE.

Madame, ce n'eſt rien ; c'eſt le *Petit Prophete.*

CYDALISE.

Ah ! ah ! je m'en ſouviens ; il eſt très-amuſant.

M. PROPICE.

Oui, c'eſt un badinage infiniment plaiſant.
N'attendez vous plus rien de mon petit ſervice ?

CYDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monſieur Propice.

SCENE VII.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

AH ! Je relirai donc mon livre favori.

VALERE.

Quoi ! l'*Inégalité* ! C'eſt bien le mien auſſi.

THEOPHRASTE.

Ce livre eſt un tréſor ; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'eſt ce que nous ſommes.
L'homme s'eſt fait eſclave en ſe donnant des loix,
Et tout n'iroit que mieux s'il vivoit dans les bois.

CYDALISE.

Pour moi, je goûterois une volupté pure.
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

THEOPHRASTE.

Le eſprits dans l'erreur ſont encor trop plongés,
Et l'on eſt retenu par tant de préjugés....!
Il eſt tant de ſavans qui n'en ont pas l'étoffe....

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

SCENE VIII.

CYDALISE, MARTON, LES PHILOSOPHES.

MARTON.

Madame, un Philoſophe
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il ſe nomme ?

MARTON.

Criſpin.

CYDALISE.

Le nom eſt ſingulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu !

CYDALISE.

Mais enfin,
Les noms ne prouvent rien : ah ciel ! quelle ſurpriſe !

SCENE IX.

CRISPIN, *& les Acteurs précédens.*

CRISPIN, *allant à quatre pattes.*

Madame, elle n'a rien dont je me formaliſe.
Je ne me regle plus ſur les opinions,
Et c'eſt-là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la Philoſophie un goût à qui tout cede,
M'a fait choiſir exprès l'état de quadrupede :
Sur ces quatre piliers mon corps ſe ſoutient mieux,
Et je vois moins de ſots qui me bleſſent les yeux.

CYDALISE, *à Valere.*

Il eſt original du moins dans ſon ſyſteme.

VALERE.

Mais il eſt fort plaiſant.

MARTON.

Moi, je ſens que je l'aime.

CRISPIN.

En nous civiliſant nous avons tout perdu,
La ſanté, le bonheur, & même la vertu,
Je me renferme donc dans la vie animale ;
Vous voyez ma cuiſine ; elle eſt ſimple & frugale. *
On ne peut, il eſt vrai, ſe contenter à moins ;
Mais j'ai ſu m'enrichir en perdant des beſoins.
La fortune autrefois me paroiſſoit injuſte ;
Et je ſuis devenu plus heureux, plus robuſte
Que tous ces Courtiſans dans le luxe amollis,

* *Il tire une Laitue de ſa poche.*

Dont les femmes enfin connoiſſent tout le prix.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages,
Madame, je venois vous rendre mes hommages,
Inviter ces Meſſieurs, peut être à m'imiter,
Du moins ſi mon exemple a de quoi les tenter.

CYDALISE.

Savez-vous qu'on démêle, à travers ſa folie,
De l'eſprit?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirois du génie;
Et jamais Philoſophe à ce point ne m'a plu.

THEOPHRASTE.

C'eſt ce que nous cherchions; un homme convaincu,
Qui plein de ſon ſyſteme, & bravant la critique,
Aux ſpéculations veut joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce ſeroit un homme à reſpecter;
Mais par les préjugés on ſe ſent arrêter.

CRISPIN.

Ma réſolution peut vous ſembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare;
Mais votre empreſſement ne peut qu'être flatteur;
Vous êtes Philoſophe, & même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me ſuis interdit de conſulter les modes,
J'ai cru que des habits devoient être commodes,
Et rien de plus encor dans un climat bien chaud...

THEOPHRASTE.

On juge ici, Monſieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'eſt penſer en vrai ſage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir?

SCENE X.

M. CARONDAS, CYDALISE, LES PHILOSOPHES, CRISPIN, MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Criſpin & marquant de l'embarras.*

J'Ai rempli mon meſſage,
Madame.... & le Notaire... arrive en un moment.

CYDALYSE.

Qu'avez-vous?

M. CARONDAS, *montrant Crispin qui se cache un peu derriere Cydalise.*

Quel est donc cet animal plaisant ?

CYDALISE.

C'est un grand Philosophe, il sera de la fête.

CRISPIN.

En vérité ... Madame ...

M. CARONDAS, *à Valere.*

Ah ! la maudite bête !
Nous sommes découverts.

VALERE.

Hé ! comment ?

M. CARONDAS.

C'est Crispin ;
Le Valet de Damis.

CRISPIN, *se relevant.*

Hé ! oui, M. Frontin :
Parlez haut ; oui, c'est lui.

CYDALISE.

Quel est donc ce mystere ?

CRISPIN, *en montrant Valere.*

Le valet de Monsieur, est votre sécretaire,
Et je me suis servi de ce déguisement,
Pour remettre en vos mains un billet important,
(*Montrant M. Carondas.*)
Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, *ouvrant le Billet.*

Je connois l'écriture ;
(*à Valere.*)
C'est la vôtre, Monsieur.

CRISPIN.

Lisez, je vous conjure.

VALERE, *aux Philosophes.*

Ah, nous sommes perdus !

CYDALISE *lit haut, mais d'une voix altérée & qui s'affoiblit peu à peu.*

» *JE te renvoie, mon cher Frontin, ce recueil d'impertinences*
» *que Cydalise appelle son livre. Continue de flatter cette folle, à*
» *qui ton nom savant en impose. Théophraste & Dortidius vien-*
» *nent de me communiquer un projet excellent, qui achevera de*
» *lui tourner la tête, & pour le succès duquel tu nous seras néces-*
» *saire. Ses ridicules, ses travers, ses ...*

CRISPIN.

Elle baisse la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah ! traître de Crispin !

DORTIDIUS, *à Valere.*

L'aventure eſt fâcheuſe,
Mais nous y ſommes faits.

VALERE, *bas.*

Quelle diſgrace affreuſe!
Que lui dire ? Sortons.

CYDALISE.

Liſez, Monſieur, liſez;
Et juſtifiez-vous après, ſi vous l'oſez;
De vos ſéductions j'étois donc la victime!
Et mes yeux ſont ouverts ſur le bord de l'abîme!
Que vous avois-je fait pour me traiter ainſi!
Allez, & de vos jours ne paroiſſez ici.
Votre confuſion ſuffit à ma vengeance.
Ingrats; d'autres peut-être auront moins d'indulgence.
C'eſt le dernier eſpoir de mon cœur outragé:

VALERE, *furieux.*

Ah! malheureux!

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.

(Ils ſortent.)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avoient prévenue!

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE, MARTON, CRISPIN.

CYDALISE.

VENEZ, Damis, venez, je ſens que votre vue
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démaſqués; l'erreur n'a qu'un moment.
Il ſont aſſez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'eſt plus à vous, Madame de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces hommes pervers j'avois ſacrifié
Les devoirs les plus ſaints, & même l'amitié.
Vous êtes bien vengé! Ma chere Roſalie:
Je reconnois mes torts, que ton cœur les oublie;
Je les répare tous en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les ſentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux ſont remplis, le Ciel me rend ma mere.

CRISPIN.

Moi, j'épouſe Marton pour terminer l'affaire.

MARTON, *au Public.*

Des ſages de nos jours nous diſtinguons les traits:
Nous démaſquons les faux, & reſpectons les vrais.

FIN.